

## LES DIAMANTS DU CANADA - par Fanny LESTRANGE

*[Le Duc de G\*\*\*, qui fut en son temps l'ami intime du Roi Louis XV, a légué ses mémoires à de lointains héritiers québécois. Ceux-ci y découvrent non sans surprise, deux cents ans plus tard, la véritable personnalité de ce souverain si souvent méjugé, à son époque comme à la nôtre. Ils apprennent aussi, au gré de ces souvenirs, comment leur „Belle Province“ fut réellement enlevée à la France au terme de l'implacable Guerre de Sept Ans.*

*Loin des sentiers battus de l'histoire officielle, se dessine dans ces mémoires le portrait plus qu'attachant d'un Roi énigmatique et tendre, pour lequel l'honneur ne fut jamais un vain mot - et dont la mort ne fut point du tout celle que l'on nous a rapportée.]*

### épisode 1: exposition

#### P R E F A C E

Comme aurait pu l'écrire Monsieur de Marivaux, le manuscrit ici publié a été découvert fortuitement dans le bas d'une obscure armoire, où il dormait depuis des lustres, *attendant son heure*.

J'ignore si cette heure est arrivée ; mais moi, Thierry Faguerolles, arrière-arrière-petit-fils (j'en oublie) de Philippe et Marianne Faguerolles, je l'ai trouvé, je l'ai lu, et j'ai résolu de le porter sans *attendre* à la connaissance du public. Je n'y ai pas changé une syllabe - à une exception près (\*).

Le père de Marianne Faguerolles, donc mon lointain trisaïeul, était duc et pair de France sous le règne de Louis XV. S'il a pris un jour la plume, c'est dans l'intention avouée de défendre la mémoire de ce roi, selon lui fort injustement attaqué, de son vivant déjà, et par ses propres ministres, encore - sans parler naturellement des philosophes : Voltaire, entre autres, s'est permis de déclarer (rien que ça) qu'il était répugné par les *mœurs sales* de ce roué, de ce tyran ; oubliant sans doute qu'il lui avait fait passionnément la cour pendant quatre ans, sous l'égide d'une certaine Madame de Pompadour qu'il avait lui-même, tout « philosophe-au-cœur-pur » qu'il était, formée à son métier de courtisane dans le plus grand secret. Le tout avant de courir se jeter dans les bras d'un autre souverain, prussien celui-là, aux abords plus compréhensifs (les abords seulement), que notre écrivain national, peu gêné par le crime de haute trahison, soutiendra mordicus contre la France pendant la Guerre de Sept Ans.

Le cher homme (je parle du Duc de G\*\*\*, mon ancêtre) eût frêmi bien davantage encore s'il lui avait été donné d'entendre le fielleux et partial Michelet (je me suis toujours étonné qu'on ait décoré ce sinistre individu du noble titre d'*historien*) déverser, au milieu du siècle suivant, des tombereaux d'ordures sur la mémoire du même roi.

Par définition, le personnage public d'un monarque est toujours éclipsé par sa fonction. Mais certains, comme Louis XIV, se sont tellement identifiés à la leur qu'en voyant le roi, on aperçoit assez nettement l'homme qui se tient derrière. Ce n'est pas le cas de Louis XV, déclaré « insaisissable », « impénétrable » par ses contemporains eux-mêmes. Quand j'ai envisagé de publier ce livre, j'ai songé à lui donner un autre titre que celui choisi par mon aïeul, *Les Diamants du Canada*, pour mettre davantage l'accent sur son héros central, Louis XV, dont le Duc de G\*\*\* n'est la moitié du temps que le chroniqueur attentif. Je n'avais que l'embaras du choix. Jugez-en plutôt : *Louis XV ou l'éternel Dauphin* ; *Louis XV ou le roi malgré lui* ; *Louis XV ou l'Art de la fugue* ; ou

encore : *Louis le fataliste...*

Mais, à la réflexion, il m'est apparu que le mot *Canada* figurait à bon escient dans le titre porté par mon vieux manuscrit. Car ce beau pays, du moins sous son ancienne appellation de Nouvelle-France, est l'axe véritable du récit. Qu'il soit *enfoui* au fond des rêves secrets d'un roi tenté par d'impossibles évasions (comme en témoignent avec force ses « cabinets de géographie », sa passion pour l'astronomie, la cartographie ou les récits de voyage, ses vues de ports commandées à Vernet, ses « Scènes de chasse exotiques », commandées à Boucher, etc.), ou *exposé* franchement dans la biographie du Duc de G\*\*\*, « aristocrate en rupture de ban » qui s'y enfuit un beau jour, à l'âge de quinze ans, pour connaître enfin un pays dont il rêvait depuis l'enfance, le Canada, terre de liberté, de grands espaces, de *franco-indianité* et d'aventure, sert en effet de pivot au déroulement de toute l'histoire. Il nourrit les rêveries, les espoirs secrets, les ambitions heureuses ; il cimente les amours et les amitiés ; il est l'enjeu de la plus implacable guerre commerciale d'Europe. Autour de lui, et de lui seul, de sa magie intemporelle figée par l'hiver qu'on lui a tant reproché (et qu'on lui reproche encore) ou par la terrible et double bataille des Plaines d'Abraham, serpentent les destins entrecroisés d'un duc adolescent, puis homme, d'enfants abandonnés au bord de la Saguenay, de coureurs des bois dépositaires de mystérieux trésors, et d'un homme qui, contrairement au héros de Kipling, aurait bien voulu ne jamais être roi.

Le second mot important du titre, « diamants », quoique à une moindre échelle, méritait lui aussi de s'y trouver enchâssé. Le Canada, anti-Pérou, anti-Eldorado s'il en fut, devint l'objet de tous les dédains lorsque l'on s'aperçut que les minéraux rapportés par Cartier à la cour du roi François Ier étaient tous de fort basse extraction. D'où la célèbre expression : « faux comme les diamants du Canada ». Toutefois, même si l'avenir (notre présent) n'avait pas pour finir donné raison à Cartier (puisque l'on a récemment, découvert des cratons, donc des diamants, dans le nord du Canada actuel), ce pays exceptionnel en contenait déjà plus d'un par le passé, même si purement métaphoriques. Diamants des glaces qui étincellent comme des parures de bal aux rives gelées du Saint-Laurent ; diamant pur de la liberté et de l'espace, sans prix dans notre Occident surpeuplé ; diamant incomparable, enfin, de l'obstination et du courage d'un peuple de colons qui, à travers toutes les vicissitudes possibles, a su préserver durant quatre siècles ce qu'il considérait comme son identité irréversible, du nom de sa ville fondatrice : être *québécois*.

Thierry FAGUEROLLES

(\*) Tout comme le célèbre auteur des *Essais*, mon aïeul « s'en (va) écorniflant par-ci par-là des livres les sentences qui (lui) plaisent », agrémentant son texte de nombreuses citations. Il n'en est qu'une qui soit apocryphe : celle du philosophe allemand Frédéric Nietzsche, rajoutée de ma propre main tant sautait aux yeux sa parenté avec les idées chères au Duc de G\*\*\* et à son royal héros.

#####

*Le 15 juin 1722, en fin d'après-midi, le jeune Louis XV, alors âgé de douze ans, retrouvait Versailles qu'il avait quitté depuis la mort de son arrière-grand-père en septembre 1715. A peine*

*descendu de son carrosse, près de la Cour de Marbre, son premier geste fut d'aller prier à la Chapelle devant le Saint-Sacrement. Puis il alla courir dans les jardins que Louis XIV avait aimé lui faire découvrir. Il se dirigea ensuite vers le Grand Appartement, au premier étage du château. L'enfant-roi ne s'y arrêta pas, mais, traversant les sept pièces en enfilade, il alla tout droit vers la galerie des Glaces. Là, il se coucha de tout son long sur le parquet, et il passa un long moment à contempler les peintures de la haute voûte. Alors, tout l'entourage du souverain l'imita, s'assit par terre autour de lui et regarda les tableaux peints par Charles le Brun, ces grandes images qui mettent en scène les exploits guerriers de « Louis le Grand. »*

Joël CORNETTE.

*Le XVIIIe siècle français a voulu se donner une apparence aimable. Il était en réalité livré à la haine et le sourire dans lequel il s'est crispé n'était qu'une grimace mensongère.*

Michel ANTOINE

#####

## PROLOGUE

*Royaume de France, année 1714.*

- Sire ! Si je m'attendais... à un tel honneur ! Que fait là Votre Majesté ?

- Moins fort, mon bon Lucius, moins fort. Nul ne doit connaître ma présence ici, tu penses bien.

- Surtout pas Madame de Maintenon et son parti de dévots, raille l'homme que le Roi avait appelé Lucius.

- Tu n'as pas changé, grommela Louis XIV, furieux de ressentir, comme toujours, devant cet irréductible, les limites de son pouvoir absolu.

- Bah ! Vous saviez à quoi vous attendre, sire, et vous êtes venu tout de même. Heureusement pour vous que je ne me suis pas exilé en Nouvelle-France, à Québec, comme vous me l'aviez suggéré.

- Mais c'est très beau, la Nouvelle-France, riposta le Roi. On dit qu'on y respire un air excellent. Qu'on y trouve de belles forêts pleines de gibier, de superbes rivières pleines de saumons...

- Et que l'autorité royale s'y fait nettement moins ressentir, compléta narquoisement Lucius. Est-ce cela que vous souhaitiez pour moi, sire ? M'y voir respirer « l'air excellent » de la liberté ? En compagnie, s'entend, des paysans affamés et des vagabonds sans travail que votre police encourage vivement à s'installer là-bas, c'est-à-dire le plus loin possible de vos bons bourgeois épeurés ?

- Tu te trompes, répondit Louis XIV. Colbert et moi, aidés en ceci par mon fidèle clergé, avons au contraire sévèrement trié nos émigrants pour la Nouvelle-France. Nous

en avons exclu les huguenots, les hérétiques et les filles perdues. Nous n'avons envoyé là-bas que des hommes solides et des femmes honnêtes, tous volontaires.

- Alors quelle chance pour vous que je me sois abstenu ! Car je suppose que j'aurais contaminé tous ces braves gens par mon esprit de sédition et mes mœurs légères.

- Tu es d'une rare insolence, constata le Roi. Ne me crains-tu donc pas ?

- On dit fort à propos, sire, qu'il n'y a pas de roi qui soit roi longtemps aux yeux de son valet de chambre. Moi, je professe qu'il n'y a pas de roi qui le demeure vraiment aux yeux de son astrologue. Tout ce que j'avais lu pour vous dans les étoiles ne s'est-il pas révélé exact ?

- Comment va ta santé ? éluda le souverain, dont l'orgueil s'était toujours mal accommodé du fait que sa destinée pût reposer ailleurs qu'en ses propres mains. J'ai entendu dire que ta gravelle ne te laissait guère en repos, ces derniers temps. Alors je m'en suis venu moi-même te trouver.

- C'est tellement plus discret, ironisa le dénommé Lucius. Je ne suis pas de ces gens qu'on se glorifie de fréquenter à la Cour. Et pourtant, sire ! Si vous saviez combien de vos courtisans ont défilé ici même, dans mon modeste logis !

- N'abuse pas de ma patience, Lucius. Je sais tout cela. J'ai des oreilles partout, ma police est bien faite. Mes courtisans, comme tu dis, sont traqués jusque sous le moindre buisson de mon parc, à Versailles. Qu'ils entrent seulement dans un endroit où ils ne devraient pas être, et l'on note pour moi le lieu, l'heure et le temps qu'il leur a pris la fantaisie d'y rester. Laissons cela. En ce qui concerne ton exil de la Cour... Tu sais fort bien pour quelle raison j'en ai fait bannir tous les astrologues.

- Certes oui, sire. Cela vous faisait des contradicteurs en moins. Mais je suppose que vous n'êtes pas venu pour que nous discussions du passé... Je pense également que ce n'est pas pour entendre parler de votre avenir.

- Non, Lucius.

- Vous savez que votre terme est proche ?

- Je le sais, Lucius. Et je ne m'en inquiète pas. Je ne serai pas mécontent de me décharger du fardeau de la monarchie sur d'autres épaules. La vieillesse et le pouvoir ne font point bon ménage. Ils se corrompent l'un l'autre.

- C'est pour le petit duc d'Anjou que vous êtes ici, n'est-ce pas, sire ?

- On ne peut rien te cacher.

Au bout d'un court silence, le Roi reprit - et l'angoisse perça dans sa voix :

- Vivra-t-il, Lucius ?

- Il vivra, sire. Il aura même, passé l'enfance, une santé de fer.

- Quel soulagement, mon Dieu !

Il se tut un instant, puis remarqua soudain :

- Si tu sais cela, Lucius, c'est que tu as déjà examiné son ciel de naissance !

- Je l'ai fait dès qu'il est venu au monde, sire. Je savais que son frère aîné, le duc de Bretagne, ne vivrait pas.

- Mais il restait mon petit-fils, avant le duc de Bretagne ! s'exclama le Roi.

L'astrologue ne répondit pas.

- Tu savais donc pour lui aussi...

- Tout est écrit là-haut, sire. Vous ne l'ignorez pas, même si cela vous révolte.

- Oui, cela me révolte ! s'emporta le Roi. Mais je n'ai pas beaucoup de temps. Allons à l'essentiel. Que t'a appris le ciel de naissance du duc d'Anjou ? Et les tarots ? Sera-t-il un grand roi ?

- Grand ou pas, seule sa postérité en décidera, sire. Mais il n'a rien en commun avec son bisaïeul, cela saute aux yeux.

- Rien en commun avec moi ! se désespéra ingénument le Roi. Alors comment pourra-t-il poursuivre mon œuvre ?

- Aussi ne la poursuivra-t-il pas, répondit froidement l'astrologue.

- Tu veux donc me faire mourir de chagrin ?

- C'est vous, et non moi, qui imposez à la France une monarchie héréditaire, sire. C'est-à-dire le plus vain et le plus aléatoire des régimes politiques. Un fils ne ressemble que très rarement à son père. Quant aux petits-fils, ou aux arrière-petits-fils, n'en parlons pas. Quelles chances croyez-vous qu'il y ait, arithmétiquement parlant, pour que le futur Louis XV ressemble à son imposant bisaïeul ? Ressemblez-vous, jadis, à Louis XIII, de qui vous descendiez ? Lui-même n'était-il pas à l'opposé de son géniteur, le roi Henri IV ? Dans la vie courante, les fils qui ont souffert des travers de leurs pères se gardent bien de les imiter. Il en va de même pour les rois, qui se suivent et ne se ressemblent pas.

- Mais tu dis toi-même que mon heure est proche. Or le duc d'Anjou n'a que quatre ans. A cet âge, je pense, aucun de mes défauts de roi ne lui est encore sensible !

- Sire, je vous en prie... Vous et moi savons très bien que chaque roi d'une dynastie règne avec le poids de ses prédécesseurs sur les épaules. Car on lui apprendra l'Histoire, figurez-vous, à cet enfant ! Et votre poids, croyez-moi, sera particulièrement lourd à porter pour votre successeur.

Louis XIV ne put retenir un soupir d'exaspération et de dépit.

- Trêve de considérations sur la monarchie, trancha-t-il, hautain. Dis-moi quel roi sera mon arrière-petit-fils, et comment il va détruire mon œuvre, selon toi.

- Mais il ne la détruira pas toute, protesta Lucius. Sous son règne, votre royaume de France sera, de loin, le plus brillant de toute l'Europe.

- Que ne le disais-tu ! s'exclama le Roi, brusquement épanoui.

- C'est précisément parce qu'il ne vous ressemble pas, sire, que cela sera possible. Car une autre ère s'ouvre, sur notre vieux continent.

- Si tu en venais au fait ? s'impatienta Louis XIV. A présent que tu m'as dit que sous son règne la France brillerait d'un éclat sans pareil, je crois que je peux tout entendre.

- Personne n'est moins fait que lui pour être un monarque absolu, dit nettement l'astrologue. Il haïra même toute forme de contrainte et de despotisme, pour lui comme pour les autres.

- Je sais que le Verseau est en effet un signe indépendant d'esprit et peu tyrannique, concéda le Roi. Mais, Lucius, n'y a-t-il pas autre chose pour contrebalancer ? Tu m'as dit toi-même plusieurs fois qu'il y avait bien d'autres influences que celle du Soleil à prendre en considération.

- Sire, ne vous leurrez pas. Le duc d'Anjou a son Ascendant dans les Poissons, ce que déjà il va devoir concilier avec son signe de naissance, le Verseau. Car là où ce dernier donne du mouvement, le premier met le frein d'une grande indolence naturelle, d'une forte tendance à la rêverie. Votre petit-fils oscillera de l'un à l'autre, passant d'une période d'extrême activité à une autre d'extrême paresse... En outre, rien dans les Poissons ne donne vraiment le goût tenace du pouvoir. Michel de Montaigne, notre grand philosophe, avait cette même dominante Poissons-Verseau dans son ciel de naissance, plus Saturne en Cancer et Jupiter en Sagittaire, tout comme le Duc d'Anjou ; et il a écrit dans les *Essais* un chapitre intitulé : « De l'inconfort de la grandeur ». C'est dire...

- Sais-tu, Lucius, que tu me perces le cœur ?

- Ajoutez à cela, sire, poursuivit imperturbablement l'autre, comme je viens de le mentionner pour Monsieur de Montaigne, un Saturne en Cancer et... ici, voyez... la Lune en Vierge. Ce qui ne peut qu'accentuer la timidité, le côté rêveur et le repli sur soi. Rien de tout ceci ne *contrebalancera* jamais, comme vous dites, un Soleil situé dans le Verseau. Au contraire. Non, l'autorité ne sera pas son arme. Elle lui répugnera même viscéralement. Il en ira de même pour l'éclat mondain, la représentation perpétuelle qui s'attache au métier de roi. Vivre sous une couronne comme celle que vous allez lui léguer sera pour lui un supplice de tous les instants.

- Eh bien tant mieux ! s'écria Louis XIV, furieux. Cela lui forgera peut-être le caractère ! Mais tu me mens, alors, Lucius, en prétendant qu'un homme incapable de faire preuve d'autorité pourra un jour donner de l'éclat au royaume de France !

- Mais l'autorité n'est pas la seule façon de briller, sire. D'autant que les temps ne seront plus à l'autorité. Le peuple, qui doit s'émanciper, sera bien aise d'avoir un souverain qui ne lui appliquera pas trop rudement le joug sur la tête. Les époques ont les rois qu'elles méritent... Sinon, la roue de l'Histoire n'avancerait plus !

- Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, fit le monarque avec hauteur. Avec

quoi donc brillera-t-il, mon successeur, s'il abhorre l'autorité ?

- Il abhorrera la *tyrannie*, sire. L'autorité sans contrepoids, l'arbitraire. Mais il aimera profondément les arts et les sciences, sera spontanément indulgent aux faiblesses d'autrui et d'une grande perspicacité pour juger de ses semblables. Ajoutez à cela une immense séduction personnelle... Car l'enfant est déjà très beau, n'est-ce pas ?

- Il l'est, concéda Louis XIV du bout des lèvres. Mais ce n'est pas une femme, que je sache ! A quoi sert à un homme, à un roi, d'être beau ?

- Il a Vénus en Bélier, répondit l'astrologue, et, je l'ai déjà dit, Jupiter en Sagittaire. Ceci ajouté à son Ascendant Poissons, signifie qu'il aura grand besoin des femmes. Il s'appuiera même beaucoup sur elles, ce qui est naturel quand on n'est pas porté à l'usage brutal, à l'usage *mâle* de la force et du pouvoir.

- Les femmes ! fit le Roi, excédé, en levant les yeux au ciel. Je les aime surtout quand elles n'outrepassent point leurs prérogatives, qui ne sont que d'alcôve, si tu veux mon avis. Plaisir et gestation, voilà tout ce qu'on peut leur demander. Il faut être fou pour les écouter au-delà, et en prendre conseil.

- Elles sont pourtant souvent plus fines, plus généreuses et plus habiles que nous, sire. Vous-même tirez une bonne partie de votre force de l'inébranlable Madame de Maintenon. Et sans la remarquable intuition de Madame de Ventadour, qui a soustrait le duc d'Anjou aux saignées brutales de vos ineptes médecins, la France à l'heure actuelle n'aurait point d'héritier.

- Mais ce Jupiter en Sagittaire, Lucius, biaisa le Roi, n'est-ce pas positif ? Le Sagittaire est bien le domicile de Jupiter, non ? Et Jupiter, si je ne m'abuse, a beaucoup à voir avec la fonction régaliennne ?

- C'est plus compliqué que cela, sire. Jupiter est certes la planète de l'expansion royale, de l'optimisme et de la générosité, mais elle a aussi les défauts de ces qualités, une certaine superficialité et peu de persévérance, par exemple. Il y aura une forte propension à la dépense sensuelle, dans l'exercice du corps ou auprès des dames, ce que confortera, malheureusement, votre Vénus en Bélier. En outre, regardez ici... et ici... Ce Jupiter est fort mal aspecté. Il entre en dissonance, entre autres, avec le Soleil en Verseau. Tout ce que le Sagittaire peut offrir de faconde, de sociabilité et d'enthousiasme sera fortement bridé, surtout avec un Ascendant Poissons. Je crains, sire, que tout cela ne nous mène vers un caractère fort contrasté. Votre successeur devra gouverner en roi sans avoir aucun des préjugés nécessaires à l'exercice de la royauté. Ce sera plutôt une avance à hue et à dia... Il aura de mauvaises heures. A côté de cela, il lui faudra beaucoup de mouvement, de changement, de nouveaux horizons, car sur ce plan la mobilité du Verseau et celle du Sagittaire se renforceront l'une l'autre. Il ne tiendra pas en place...

Accablé, le Roi resta longtemps sans prononcer une parole.

- Quelle cacophonie ! déclara-t-il enfin. Ainsi, elle avait raison...

- Qui donc, sire ?

- Madame de Ventadour, la Gouvernante du duc d'Anjou...

- Une femme remarquable, sire. Profondément bonne et maternelle... Et dépourvue de tout préjugé, ce qui est exceptionnel en soi, mais quasiment incroyable à la Cour. Que vous a-t-elle dit ?

- J'ai été deux ou trois fois alité, ces derniers mois. Elle m'a rapporté qu'à chaque fois le duc d'Anjou avait fait preuve d'une vive anxiété, allant presque jusqu'à paraître malade lui-même. Comme elle l'interrogeait à ce sujet, il s'est écrié en pleurant : « Il ne faut pas que mon bon papa meure, parce que je ne veux pas être roi ! Jamais ! »

- Pauvre enfant, murmura Lucius, le cœur navré.

- J'ai dit à la duchesse que c'était là tout bonnement une façon indirecte et polie d'exprimer des vœux pour mon rétablissement... Elle m'a alors regardé avec une grande tristesse, un peu réprobatrice - elle n'a jamais eu peur de moi... Et puis elle a rectifié : « Non, sire. C'était là le cri du cœur. »

Le Roi se tut, et pendant un long moment, de nouveau, chacun d'eux suivit sombrement le fil de ses pensées.

- Rien de royal, alors, chez mon héritier, constata enfin Louis XIV, désabusé.

- Au contraire. Il aura beaucoup de prestance physique, de majesté naturelle. Quant au cœur... Ecoutez, sire. Même si je sais que ce n'est pas là du tout votre opinion, laissez-moi vous dire que la valeur d'un homme transcende celle de sa fonction. Le duc d'Anjou est intelligent, sensible, modeste, intuitif, généreux et sans préjugés : cela le rend terriblement attachant. Nul ne pourra le haïr.

- Une pierre dans mon jardin, je suppose, commenta aigrement le Roi.

- Vous pouvez difficilement lui reprocher, poursuivit Lucius, de ne pas exceller par nature dans un métier qui vous convenait à vous à merveille. Sous son sceptre, la France prendra ses aises, parce que tel est son destin. Et elle brillera, bien au-delà de ses frontières, de la même irrésistible séduction que lui, aussi sensible, curieuse et raffinée que son souverain. Que demander de plus ?

- Qu'il me ressemble ! tonna Louis XIV. Je ne veux pas de ta... séduction ! L'autorité est indispensable à un roi.

- La France n'est peut-être pas destinée à avoir toujours des rois, sire.

Le monarque en resta bouche bée.

#####

MEMOIRES DU DUC DE G\*\*\*

## Avertissement au lecteur

10 janvier 1822, Québec.

*Je prends la plume en ce jour pour l'une des dernières fois de ma vie sans doute. En effet, dans un peu plus d'un mois je vais fêter mon quatre-vingt-dix-huitième anniversaire de naissance, étant venu au monde le 18 mars 1724, peu avant le jour, alors que le Roi Louis XV venait d'avoir quatorze ans.*

*J'ai souvent écrit au cours de mon existence, car j'ai été souvent seul, privé de ce que j'aimais le plus au monde et souvent malheureux. Les lignes tracées aujourd'hui viennent en quelque sorte refermer le livre. Un livre - mes Mémoires - que je n'ai rédigé que dans un seul but : parler de lui, encore et toujours de lui.*

*D'un tempérament pudique, je me suis fait violence pour raconter les événements de ma vie auxquels il a été mêlé. Tant et si bien que parfois, me servant de ses confidences ou de celles de mes enfants, j'ai quitté un « je » encombrant pour m'abriter un moment derrière l'écran commode du pronom de la troisième personne, comme si, au fond, ce n'était pas mon histoire propre qui se déroulait, comme si je n'eusse été que le spectateur, et non l'acteur, de tous ces malheureux événements. En cela je lui ressemble : le narcissisme m'est totalement étranger.*

*La postérité s'est avérée si sévère, si injuste à l'égard de mon ami - je veux parler du Roi Louis XV - que je me devais de donner sur lui, contre historiens et courtisans, un tout autre éclairage. J'avoue sans la moindre honte qu'ayant été effaré par les horreurs dont on a recouvert sa chère mémoire j'ai fait volontairement œuvre inverse, n'exposant que ce que je savais être sa plus grande gloire. Que ceux qui cherchent la calomnie s'en aillent au loin : ceci n'est point leur fait.*

*Il n'est point besoin ici d'en dire plus. J'ose croire que mes Mémoires seront assez éloquents en eux-mêmes ; on y trouvera certes moins d'aigre parti pris que chez ce nain de Saint-Simon. En de certaines circonstances l'honneur commande que l'on se fasse avocat, comme le fit en son temps feu Monsieur de Voltaire, pour Calas, Sirven ou le jeune de la Barre. Cependant, je prends ici beaucoup plus de risques que lui avec ma plume, car d'une part les faits que je vais exposer touchent à ma vie la plus intime ; et d'autre part, celui que je défends a titre de « despote », non de victime.*

*J'ai toutefois espoir qu'en 1822 la cause que je défends puisse être rejugée avec une plus grande objectivité, ne serait-ce qu'en raison des deux points de comparaison que me fournit aimablement l'Histoire récente de la France : d'un côté le véritable despotisme, illustré par le Premier Empire. De l'autre, la totale médiocrité de la monarchie restaurée.*

*A cette aune, je ne désespère pas de gagner mon procès.*

*Signé : Clair-Guillaume Armand Anne Joseph, duc de G\*\*\*, Pair de France,  
marquis de V\*\*\*, Comte d'A\*\*\*, chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit.*

#####

## P R E M I E R E P A R T I E

*Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « parce que c'était lui, parce que c'était moi. » (...) Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre (...) nous nous embrassions par nos noms.*

Michel de MONTAIGNE, *Essais* - De l'amitié.

### Chapitre 1

*Dès que nous sommes nés, le monde commence à agir sur nous et ainsi jusqu'à la fin, et en tout. (GOETHE)*

Pour mon plus grand malheur, je suis né gentilhomme.

En écrivant ceci, croyez bien que je ne sacrifie pas sur le tard à une quelconque mode révolutionnaire. Je ne fais point allusion non plus à un éventuel pillage de mes châteaux ou de mes biens par des paysans courroucés, soutenus, en esprit du moins, par les jeunes audaces d'une Assemblée Constituante. Non ; si mon titre fit mon malheur, ce fut dès ma naissance, laquelle survint en 1724, donc bien avant les troubles de la Révolution, comme vous pouvez voir.

Mon père, le duc de G\*\*\*, appartenait à l'une des plus anciennes familles de France ; de celles qui, en combattant, posèrent les fondations de ce royaume, justifiant amplement l'établissement du second ordre, la noblesse (« ceux qui combattent », selon Adalbéron de Laon), dans la constitution coutumière de notre monarchie, la plus ancienne d'Europe. En tant que représentant de cette immémoriale noblesse française, mon père avait préséance sur la plupart des princes des autres monarchies, en particulier celles d'Europe du nord, considérablement plus récentes et parfois même, comme la Prusse, issues de la finance (donc de la roture). On comprend que l'empereur de ce pays n'ait juré toute sa vie que par ce qui était français - et que le tsar Pierre soit venu de Russie en 1717 pour examiner Paris et Versailles dans leurs moindres recoins, afin de savoir, d'après ce grand modèle, à quoi son propre empire devait ressembler.

Le cérémonial de la Cour en faisant foi, mon père avait ses entrées sans « preuves » à Versailles et, comme on dit, le Roi était son cousin.

Né en 1691, le duc de G\*\*\* fut un jeune homme ardent à la guerre comme au déduit, déjà brillant et remarqué à la cour du Roi Louis XIV. Il était la véritable incarnation de la noblesse héréditaire française, dans ce qu'elle a de plus flamboyant, de plus arrogant, de plus intrépide. Si j'insiste autant sur les qualités de mes ancêtres et de mon propre père, ce n'est point pour m'en targuer. C'est au contraire pour vous faire comprendre l'immense oppression qu'établait sur ma petite personne rebelle à toute contrainte une pareille hérédité, et la non moins immense déception que je causai au duc mon père lorsqu'il se rendit compte que rien ne m'intéressait moins que de jouer toute ma vie au « courtisan-qui-soutient-son-rang-à-la-Cour ».

Mon père se maria le 3 mars 1723 avec une charmante écervelée qui, si elle était abondamment pourvue de tous les titres de noblesse exigés pour paraître devant le Roi, s'avéra à l'usage manquer à peu près de tout le reste. Elle avait seize ans au moment de la noce, mon père trente. Ils formèrent un beau couple, au moins le jour du mariage. Ensuite, étant inconstante, dépensière et frivole, elle mit son mari jour et nuit à la torture - car lui, le pauvre fou, en était violemment et sincèrement épris.

Elle voulut, bien sûr, vivre à la Cour. Mon père obtint du Roi, peut-être par l'intermédiaire de Fleury qui était un ami intime de son propre confesseur, un petit appartement incommode au château de Versailles, dans l'aile du midi. Etant très pieux, il avait de longues conversations théologiques avec le futur Cardinal et passait beaucoup de son temps à la Chapelle Royale. Ma mère, elle, consacra à cette époque les neuf dixièmes du sien à participer aux odieuses coteries de cour résolues à dérober son pucelage au sublime adolescent qu'était alors le Roi Louis XV. Malheureusement pour toutes ces vilaines gens, le Roi avait le cœur pur et beaucoup de réserve naturelle. Il ne connut l'amour que dans les bras de la Reine, à laquelle on le maria un peu plus tard, en 1725.

Qu'on me laisse à cet endroit de mon récit anticiper quelque peu, pour dire que le même ignoble manège reprit lorsqu'il fut marié, cette fois-ci pour lui faire prendre maîtresse. Là aussi, il garda fort longtemps la plus grande dignité. Remarquez ici au passage l'inconséquence de cette Cour de France qui, pressée de débaucher le Roi alors qu'il était jeune et pur, poussa plus tard de hauts cris lorsqu'il fit ce qu'on attendait de lui (et ce que faisaient tous les hommes de Versailles en âge de séduire) - prendre des maîtresses. En-dehors du pudique Louis XIII, d'ailleurs, à qui les femmes faisaient peur (de son propre aveu), tous les ancêtres de Louis XV se sont montrés d'effrénés consommateurs de femmes, de fiers adeptes de l'adultère organisé.

Quand je naquis, on me mit en nourrice près de Choisy (où le Roi ne possédait pas encore le beau château qu'on y voit en bordure de Seine). Mon père vint m'y visiter au moins une fois par mois. Ma mère, jamais. J'ai cru comprendre qu'elle désertait alors souvent Versailles pour Paris, courant les bals incognito et s'étourdissant en mille divertissements. Qu'avait-elle à faire d'un nourrisson, je vous le demande !

Quand j'eus quatre ans, en 1728, mon père me prit avec lui à Versailles. Je découvris avec stupeur les fastes de la Cour et me pris pour le château d'un amour qui ne s'est jamais démenti. Voilà un endroit où il faisait bon vivre ! Du moins lorsqu'on était trop jeune pour être au fait des odieux complots qui s'y tramaient quotidiennement.

On m'a souvent répété que ma précoce intelligence et ma grande vivacité avaient achevé d'enticher mon père de moi. Si j'avais su, je me serais montré plus discret dans mes preuves d'esprit. Mais j'étais son fils unique, l'héritier du nom, de sept titres et

d'un cortège impressionnant d'ancêtres dont les portraits, par chance, n'ayant pu nous suivre à Versailles, étaient restés consignés dans la grande galerie de notre château de G\*\*\*, en Champagne.

L'engouement de mon père, qui s'expliquait, fut cause qu'étant enfant on me laissa rarement en repos. Je ne pus jamais être moi-même, c'est-à-dire le garçonnet tour à tour rêveur et frondeur, abattu et vif, sérieux ou rieur que mon tempérament me portait à être. Il est fort dommage que l'on ne m'eût point donné pour gouvernante, comme au Roi lorsqu'il était plus jeune, la bonne, l'excellente duchesse de Ventadour. Ayant, elle, sans le moindre doute, percé le caractère complexe de son royal pupille, elle s'arrangea pour ménager, dans le lourd appareil d'une éducation de roi, quelques ouvertures sur un autre monde que celui, si confiné, de la Cour de Versailles ; par exemple, en lui offrant l'exotisme inattendu d'un compagnon de jeu Iroquois venu tout droit de nos colonies du Canada, ou celui, à peu près aussi dépaysant, d'un fils de savetier parisien, à la gouaille bon enfant et à l'humeur turbulente.

Je dus me contenter, moi, d'avoir la chère dame pour marraine. Apparentée à la famille de ma mère, elle accepta de me tenir sur les fonts baptismaux. Mon parrain, non moins affable et non moins généreux, fut le futur cardinal de Fleury, qui gouverna la France entre 1726 et 1743. Sans vouloir porter d'opinion sur son rôle politique, je souhaite simplement mentionner ici que, loin de ressembler au fastueux Mazarin collectionneur de diamants, mon parrain, toute sa vie, distribua benoîtement la plus grande partie de ses biens aux pauvres. Voilà, pour moi, ce que c'est qu'être un grand homme. Dans ce XIXe siècle matérialiste et comploteur (qui est celui où j'écris ces lignes), j'aime à voir se dresser des figures aussi tranchées de vrais chrétiens, faisant honneur à leur religion. Ce qui ne veut pas dire que les « Philosophes » n'aient pas eu leur saint, modeste, charitable et dévoué : Louis de Jaucourt a merveilleusement rempli ce rôle.

Je fus précoce, à n'en point douter. A quatre ans et demi, je pérorais comme un philosophe. A six, je trépignais pour avoir ma leçon de géographie. A sept, il fallait quasiment me bâillonner et à huit je lus avec mépris les *Contes* de Perrault, auxquels je préférerais nettement les *Lettres persanes*, englouties clandestinement à neuf ans. A dix ans je me plongeai dans Molière, puis Shakespeare. Je préférerais le second.

La plupart de mes lectures, je les fis dans le dos de mon père, qui ne jugeait pas utile qu'un duc fût philosophe. Versailles est grand, et ma faconde naturelle, jointe à mes beaux yeux verts faussement ingénus, m'ouvrit bien des portes. On obtient beaucoup des tout-puissants valets du Roi et des charmantes marquises lorsqu'on sait faire preuve d'une impertinence tranquille : c'est ainsi que je profitai de divers livres et pamphlets que l'on s'échangeait alors sous le manteau. La plupart étaient parus en Angleterre ou en Hollande, avant d'être distribués en France sous le nez noir des noirs « pygmées » de la censure. On y lisait sur la monarchie et sur la religion des horreurs qui me faisaient frémir d'aise. Tout cela me vengeait voluptueusement de l'autorité absolue que mon père prétendait avoir sur moi.

A propos de volupté, d'ailleurs, notez que je n'aimais point la compagnie des autres enfants, par chance peu nombreux à Versailles, où la place était chichement comptée pour les courtisans. Dès mes six ans, je recherchais presque exclusivement celle des plus jolies femmes de la Cour, que contrairement à mon souverain je préférais brunes et piquantes. Je les ai toujours imaginées plus déraisonnables, plus imprévisibles et plus passionnées que les blondes aux fadeurs convenues.

J'avais beaucoup de succès auprès des brunes, je dois dire. Et plus je grandissais, plus l'on prêtait attention à moi. « Tu n'es pas un petit bonhomme ordinaire ! » me disait parfois la duchesse de Ventadour, ma marraine - non sans inquiétude. Car elle connaissait déjà, vous pensez bien, tous les malheurs qui guettent celui qui n'entre pas dans le moule pour lequel ses pères l'ont formé.

## Chapitre 2

*« [Louis XV] est un être isolé au milieu de la foule, et pour lui la foule n'est personne. »*

M. le Duc de CROY

C'était le matin que j'étais le plus libre. Mon père faisait ses dévotions ou recevait ses médecins : il commençait déjà à être malade. J'avais bien un précepteur, et même deux, mais je faisais ce que je voulais de l'abbé Carlier, celui du matin, que le bon Fleury avait recommandé lui-même.

Oh ! Ces petits matins de Versailles, lorsque l'on ne rencontrait encore dans les couloirs que des gens utiles, des gens passionnants, comme les valets, les femmes de chambre, les marchands d'étoffes, les peintres, les joailliers, venus présenter leurs modèles aux Grands de la Cour à leur toilette, c'est-à-dire point encore jaillis de leurs appartements ! Il fallait vite en profiter, de ces instants privilégiés, car bientôt, bâillant, se rajustant machinalement, tapotant leurs perruques et soufflant ensuite sur leurs doigts pour en ôter la poudre, les courtisans les plus en faveur, ou ceux qui recherchaient des faveurs, se dirigeraient tous en troupeau docile, servile, futile, vers le Salon de l'Oeil-de-Bœuf (nom familier de l'Antichambre de Sa Majesté), pour se présenter, après avoir anxieusement arpenté ladite antichambre et secrètement soudoyé les valets, au petit ou au grand lever du Roi - selon leur degré d'intimité avec le monarque. Une fois dans la chambre, accourus à la balustrade, ils se monteraient sur les pieds, griffant mutuellement leurs petits talons rouges, cherchant à attirer l'attention de leur souverain par une remarque aussi sonore que spirituelle, une flatterie déguisée ou la communication excitée d'une « nouvelle du jour »... Triste parade fardée sous laquelle, en aucun cas, ne devait affleurer l'angoisse constante qui leur serrait le cœur. Jamais, jamais cela ! me disais-je lorsque je les croisais, ces pantins maquillés. Et pourtant, c'était là l'existence dont mon père rêvait pour moi depuis toujours.

Mais passons sur ces détails. Venons-en à mes dix ans et à ma première rencontre avec le Roi, du moins la première dont j'aie souvenir.

A cette époque, le Roi avait déjà prouvé à toute la Cour que les humeurs noires qui l'abattaient des jours entiers quand il était enfant ne lui étaient pas le moins du monde passées avec le temps. Agé de vingt-trois ans, beau et fort, monarque absolu du très admiré royaume de France, il donnait toujours l'impression de se débattre dans un cauchemar secret dont nul ne semblait pouvoir le tirer, surtout pas les libertines titrées qui, comme je l'ai déjà dit, cherchaient depuis des années à l'attirer dans leurs lits. Il traînait à la Cour son ennui fuyant, sa tristesse dévote, pâlisant d'anxiété à l'idée d'affronter une fête ou une foule, s'occupant peu des affaires de l'état que son ancien précepteur Fleury administrait pour lui. L'un de ses refuges les plus sûrs était le second étage du corps central du château (réservé à la famille royale), où il s'était aménagé,

entre autres, un cabinet du tour, pour ses travaux de menuiserie, une cuisine, pour ses expériences pâtisseries, ainsi qu'une bibliothèque et une galerie de géographie ; dans ce dernier lieu, il manipulait sans se lasser cartes et atlas, rêvant sans doute, le pauvre cher, à ce monde si vaste qu'on ne lui laisserait jamais connaître, lié qu'il était sur la roue du pouvoir absolu.

Déjà âgée, la Duchesse de Ventadour avait été rappelée à la Cour dès la naissance des premiers enfants royaux, c'est-à-dire à l'époque où mon père me ramena de Choisy et me fit baptiser. Je crois qu'elle a toujours espéré voir se constituer autour de son illustre protégé un véritable cercle d'intimes, chaleureux, rassurant, formé non pas de courtisans serviles ou de coquettes maîtresses, bien sûr, mais de deux ou trois vrais amis, susceptibles de le comprendre et de l'aider à supporter ce que Fénelon a si justement appelé « les périls inséparables de la royauté » (Louis XVI lui aussi devait déplorer, et bien avant 1789, « le malheur d'être roi »). Mais Versailles étant ce qu'il était, un mille-feuilles de coteries, de médisances et d'intrigues, dont Sa Majesté était bien malgré Elle le centre (à son corps défendant, c'est le cas de le dire), il avait fallu en rabattre beaucoup sur cette folle ambition de véritable amitié.

A défaut du mentor qu'il n'avait visiblement pas encore trouvé, la duchesse s'était-elle mis en tête de donner au Roi en ma personne une sorte de hochet provisoire ? Savait-elle, ce matin-là, en m'amenant à Louis XV, qu'elle allait jeter les bases d'une amitié extrême, tendre, fidèle, exclusive ? Elle a eu en tout cas le temps, avant sa mort, survenue en décembre 1744, *annus horribilis*, d'observer de ses yeux la réalité de ce lien sacré.

Je faisais preuve, je l'ai dit, d'une certaine précocité du côté de l'esprit, encore accentuée par les leçons pratiques de mes meilleurs maîtres : les valets. La duchesse avait misé là-dessus. La suite prouva qu'elle n'avait pas eu tout à fait tort.

Ce matin-là, elle vint me voir pendant ma leçon avec l'abbé Carlier, mon précepteur, qui lui parla de mes progrès. Elle lui suggéra, puisque j'aimais tant la cartographie, de me montrer les atlas royaux, que l'on conservait au cabinet de géographie du Roi.

- Mais il faudrait une autorisation royale ! s'effara le pusillanime abbé. Je ne saurais me charger de l'obtenir. Il faudrait que Monseigneur le Duc lui-même...

- J'ai une dame à voir là-haut, dit aussitôt la bonne duchesse. Je vais prendre le petit avec moi. Il pourra regarder les cartes tout le temps que durera ma visite. Viens, petit, m'enjoignit-elle.

Et, se levant, elle me tendit la main, me gratifiant de l'un de ses merveilleux sourires, empreints de la plus belle générosité que la terre ait jamais porté.

Une fois sortie de notre appartement, elle me regarda un instant, immobile, puis m'ébouriffa les cheveux.

- Je le revois à ton âge, murmura-t-elle, attendrie. Tes cheveux sont comme les siens : bruns et naturellement bouclés. Quel bel enfant c'était ! Comme le temps passe...

Je ne répondis rien. J'avais si souvent été tancé sur l'impertinence ou l'étourderie de mes remarques que, pour éviter les coups de règle sur les doigts, j'avais appris depuis

longtemps à rester muet en présence des personnes « importantes », ou de celles que je voyais peu souvent.

- Tu ne dis mot, petit, remarqua-t-elle amusée, en m'entraînant à sa suite.

Elle m'appelait toujours « petit », alors qu'elle avait elle-même choisi mon prénom : Clair-Guillaume. « Serait-ce que tu ne veux pas venir avec moi voir les beaux atlas de Sa Majesté ? »

Je ne pus me contenir.

- Oh ! Si ! m'écriai-je. Mais mieux vaut se taire quand on n'a pas d'esprit, dit mon père. Du moins, l'esprit de cour. Celui-là, je n'en ai pas trop.

- C'est quoi, avoir de l'esprit de cour, Monsieur le Savant ?

- C'est quand on sait lancer des phrases à la fois très douces pour le Roi et très méchantes pour les autres, répondis-je avec dédain. Jamais je ne saurai faire ça.

- On m'a pourtant rapporté que tu savais être caustique, à l'occasion.

Je rougis un peu.

- Pas devant les gens, pour ne pas les blesser. Ainsi, l'abbé Carlier... Quelle que soit mon opinion sur lui, je ne me permets pas de...

- Tu te le permets devant les valets, coupa-t-elle avec une sévérité feinte.

- Les valets sont beaucoup plus discrets que leurs maîtres, ripostai-je.

- Lorsque tu t'adresses à une personne de mon âge, reprit-elle doucement, tu ne dois pas oublier de dire « Madame ». On te l'a sûrement appris.

- C'est que je suis si bien avec vous, Madame, que je me parle comme à moi-même, dis-je vivement.

- Tu vois bien que tu sais flatter, sourit-elle en ébouriffant de nouveau mes cheveux.

- J'ai dit tout net ma pensée, protestai-je. Ce n'était point flatterie de ma part !

- Tu ne seras pas heureux à la Cour, toi non plus, soupira-t-elle peu après, tandis que notre marche rapide nous essoufflait tous les deux.

- Je le sais depuis longtemps, Madame. Peut-on être heureux en prison ? Or la Cour est une prison.

Au moment où je prononçais ces mots, nous entrions enfin, après maints escaliers et couloirs où je n'étais encore jamais passé, au second étage des cabinets du Roi, dans la galerie de géographie.

Aussitôt, un mouvement se fit sur notre droite et une voix retentit, mi-moqueuse, mi-fâchée.

- Qui dit que ma Cour est une prison ?

C'était le Roi.

*(à suivre)*